

- **La halte de Dittersbach: récit de Max Gombert.**

"Je suis à deux doigts de la mort... seul un miracle peut me sauver... Si nous arrivons demain, je sais que je n'aurai pas la force de repartir. Dans la soirée j'écris avec une mine de crayon à mon épouse et à mes parents sur un bout de papier récupéré. Je confie mes dernières volontés à un ami, Pierre Donan, qui semble en état de poursuivre la route.

Le lendemain, pas de départ, ni les jours suivants. L'espoir renaît. Le spectacle de la débâcle de l'armée allemande auquel nous avons assisté les jours précédents, nous persuade que la Liberté est à notre portée. A trois reprises nous sommes rassemblés pour un nouveau départ. Certains n'ont pu rejoindre les rangs. Les plus valides sont alors chargés de creuser une fosse, à gauche de la sortie de la grange. Épuisés, ceux qui sont encore en vie mais incapables de se rendre au rassemblement, sont jetés dans ce trou et recouverts de terre.

Jamais nous ne pourrions effacer de nos mémoires ces images de nos camarades montrant encore des signes de vie au moment où, sous la menace des fusils des SS, ils sont déposés les uns sur les autres, dans ce qui leur servira momentanément de sépulture. Ces corps seront retrouvés par les troupes soviétiques et les habitants seront obligés de les inhumer dans un enclos loin du village : « le cimetière des lépreux ».

Après dix jours d'attente, le 7 mai, il faut reprendre la route. Le départ est donné. Je suis complètement épuisé, incapable de me lever. « Il faut absolument que tu partes » m'ordonne Pierre Donan avec force en me rappelant ce qu'il est advenu, les autres jours, à ceux qui ne pouvaient repartir. Il joint le geste à la parole. Avec un autre camarade il me traîne au rassemblement... l'attente... et puis le départ.

Je suis parti... mais pas pour longtemps. Quelques centaines de mètres après, nous traversons un village. Au beau milieu de la route des femmes et des enfants contemplant comme à un spectacle, la marche pitoyable de ces squelettes ambulants. Ayant totalement épuisé mes dernières forces, je m'effondre par terre. Mes deux camarades n'ont pas le temps de me relever que les SS les éloignent à coups de « gummi ». Les tueurs arrivent sans tarder, mais des Allemandes se précipitent vers eux. Ils s'apprêtent à officier mais les femmes m'entourent, les empêchant ainsi de braquer une arme sur moi, en leur parlant haut et fort. Je comprends vaguement ce qu'elles disent. Elles comprennent grâce au « F » de mon triangle rouge que je porte sur la poitrine que je suis Français. Elles répètent aux SS les bruits qui courent : « La guerre est finie avec les Français, les Anglais et les Américains. Ceux-ci vont s'allier avec l'Allemagne pour combattre les Russes ». La peur de l'arrivée des Russes rend tout à fait crédible, à leurs yeux, cette hypothèse.

Les SS discutent. Une fillette m'apporte un morceau de gâteau, une sorte de quatre quarts. Je contemple cette manne providentielle. Les tueurs la laisseront-ils venir jusqu'à moi ? Tandis que la discussion au dessus de moi s'envenime, les gens du pays s'organisent et un chariot arrive. On me hisse dedans, sans que je lâche ce qui me reste de ce gâteau si précieux. Je retrouve quelques déportés tombés plus haut qui y sont déjà. D'autres seront récupérés dans le village. Cependant, dès la sortie de l'agglomération les tueurs reprennent sur la route leur affreuse besogne...

Le temps de déguster le petit morceau de gâteau, je m'assoupis dans la carriole. A partir de ce moment, jusqu'à l'arrivée à l'hôpital de Marienberg, je ne sais si je me suis assoupi ou évanoui. De ce long chemin entre le moment où la vie s'est arrêtée et où elle a repris, il ne me

reste que quelques lueurs de conscience comme des sortes de flashes qui ont marqué ma mémoire. Le fil conducteur pour relier ces brefs instants où je reprends conscience me manque.

Ainsi je me retrouve sous un tas de fagots au pied d'un arbre. Jean Cuntz m'explique qu'avec les copains ils m'ont récupéré lors du déchargement du chariot.

La nuit tombe. Des bousculades et encore des cris : « Bolcheviques kommt » répétés plusieurs fois trahissent la panique de nos gardiens. Pour nous cela veut dire : « bientôt la liberté »! Les Russes arrivent. Jean demande à des camarades de replacer des fagots par dessus nous. Et les voix s'éloignent. Je retombe dans les ténèbres.

Jean me secoue, le jour se lève à peine. Les SS sont partis en abandonnant le chariot de ravitaillement... "